

Habiburahman
Avec Sophie Ansel

**NOUS,
LES INNOMMABLES**
Un Tabou Birman

STEINKIS

« Un courage indompté, dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros ou les grands criminels. »

Rome sauvée, Voltaire

« Si vous êtes neutre dans une situation d'injustice,
vous avez déjà pris parti pour l'opresseur. »

Desmond Tutu, Prix Nobel de la paix

« Nous ne devons pas craindre la désintégration nationale
à cause de la diversité culturelle et ethnique. La seule chose
que nous, citoyens, devons craindre, c'est la présence
du racisme et de l'intolérance dans notre société,
délibérément modulée et fouettée par un État irréformable.
Seule une société qui se réinvente comme une démocratie
inclusive et multiculturelle dans laquelle la diversité
est célébrée comme une force peut s'échapper
de la cage de fer de l'oppression. »

Dr Maung Zarni, Membre fondateur de Free Burma Coalition,

4 septembre 2012.

Ce livre est dédié aux femmes et aux hommes de courage qui s'élèvent contre les dictatures, l'obscurantisme et le racisme, pour un monde de paix, plus juste et plus tolérant, un monde où les différences ne sont pas perçues comme des menaces mais comme une richesse et un défi constructif pour la démocratie.

À tous ceux qui œuvrent pour l'égalité, la fraternité, la liberté et le respect de l'identité de chaque peuple qui compose notre Birmanie multi-ethnique, multi-linguistique et multi-religieuse.

À tous ceux qui participent à lever le voile sur notre peuple en voie de disparition.

Aux Rohingyas de Birmanie, à leur souffrance passée, présente et à venir, à tous les enfants, les femmes et les hommes qui périssent dans l'anonymat, au cœur d'un État apartheid et en exil.

À tous ceux qui ont traversé des rivières, des plaines et des mers et qui continuent à courir, fugitifs dans l'ombre d'un monde moderne, en quête d'un bout de terre où vivre en paix, libres.

Habib, Centre de rétention de Melbourne.

Le 24 septembre 2012,

1 000^e jour de rétention.

PRÉFACE ■

Le 28 mai 2012, une jeune Birmane de 27 ans est violée puis tuée par plusieurs individus dans la ville de Kyaukphyu, dans l'État d'Arakan. Dans les jours qui suivent, des photos de la victime circulent sur Internet, avant d'être diffusées par les médias. Des discours haineux, publiés sur les réseaux sociaux et le traitement de l'information par certains journaux, insistant sur le fait que la victime était d'ethnie rakhine (d'obédience bouddhiste) et que les auteurs présumés du viol étaient quant à eux rohingyas (minorité musulmane), exacerbent les tensions entre les deux communautés vivant dans l'Arakan. Au début du mois de juin, des violences intercommunautaires éclatent, conduisant le président Thein Sein à décréter l'état d'urgence dans l'État d'Arakan. Depuis, les militaires ont pris le contrôle effectif de la région afin d'y rétablir l'ordre, mais aussi d'instaurer un contrôle minutieux de l'information.

Préoccupée par la situation de la liberté de l'information et la censure relative à la crise dans l'État d'Arakan Reporters sans frontières a dénoncé les restrictions abusives mises en place par le gouvernement birman pour empêcher la presse nationale et étrangère de couvrir le conflit.

C'est dans ce contexte qu'il m'a été donné de rencontrer la journaliste Sophie Ansel et, presque au même moment, Habib. Nos premiers contacts ont pris la forme d'échanges de courriers électroniques. Comme la plupart des ONG et des médias étrangers manquent cruellement d'informations de « première main » concernant les violences et l'évolution de la crise, et parce que la minorité dont il est issu figure parmi les plus discriminées au monde, Habib s'est fait un devoir d'informer, dans le détail, la communauté internationale. Pour cela, il est en contact avec des habitants de la région qui l'avertissent, presque

quotidiennement, des violences dont ils sont les témoins, des blessures subies par les Rohingyas, des actions de l'armée et de la police des frontières, de la situation des réfugiés qui ont fui les combats et dont le nombre s'élève à plus de 80 000, selon l'ONU.

J'ai été très surpris par la quantité d'informations qu'Habib parvenait à obtenir grâce à son réseau improvisé de « correspondants locaux ». Certes, beaucoup de ces informations n'ont pu être confirmées: Habib et son équipe sont, à ma connaissance, les seuls à réaliser un tel travail de compilation – noms, dates et événements – et de documentation sur les violations subies par les Rohingyas en Arakan. Mais au-delà de sa valeur informationnelle, le travail d'Habib consiste à attirer l'attention sur une région, un conflit et une minorité, qu'il considère, à juste titre à l'heure où ces lignes sont écrites, comme « oubliés par le monde entier ».

« Je ne suis ni un blogueur, ni un journaliste », m'a-t-il écrit lors d'un récent échange. Habib est un cyber-activiste, essayant de faire entendre la voix de sa communauté jusqu'aux plus hautes institutions de la communauté internationale.

Je connais peu Habib, mais je suis convaincu d'une chose à son sujet : son dévouement pour la cause rohingya est sincère et total. Comment puis-je l'affirmer ? Car Habib mène son combat depuis un centre de rétention de demandeurs d'Asile, à Melbourne, en Australie.

Le 21 août 2012, pour la première fois depuis sa création en 1985, Reporters sans frontières a pu se rendre en Birmanie, signe d'une réelle ouverture du pays. Mais la situation en Arakan, au même titre que les autres conflits armés dans le pays, est un autre indicateur d'importance sur la sincérité des réformes entreprises par le gouvernement birman. En prêtant une attention plus particulière à l'évolution de la situation dans

cette région, notamment grâce au travail d’Habib, l’évaluation de la liberté de l’information en Birmanie, et de toutes les libertés fondamentales qui en découlent, n’en sera que plus complète.

Benjamin Ismaïl,
responsable du bureau Asie-Pacifique,
Reporters sans frontières

Janvier 2010. Le téléphone sonne au beau milieu de la nuit :
 « C'est Habib ! Je suis en Australie. Sur l'île de Noël. Nous sommes arrivés sains et saufs ! »

L'oreille collée au combiné, les yeux encore clos, je peine à distinguer le rêve de la réalité. Du fin fond de l'Australie, son rêve, à lui, Habib, retentit jusqu'au plus profond de mes nuits parisiennes. Emmitouflée dans ma couette, je réalise qu'il vient de passer près de dix jours dans une mer démontée. Il vient d'accomplir l'impossible. Désormais, l'avenir semble s'ouvrir à l'homme apatride...

Quatre ans auparavant, début 2006, je m'étais lancée dans un voyage de plusieurs mois en Birmanie, le début d'une longue enquête sur l'exil birman entre Birmanie, Malaisie et Thaïlande.

C'est ainsi que j'ai rencontré Habib, au coin d'une rue de Kuala Lumpur. Il m'est présenté par Harun, un jeune Rohingya, rencontré quelques semaines auparavant. Le nom de leur ethnie m'était inconnu jusque-là car dans l'Arakan on ne les nomme que kalas, un mot que je ne comprendrai que plus tard, « bougnoules ».

Habib a alors 28 ans. Cela fait six ans qu'il vit en Malaisie, ce pays en plein essor qui dissimule un monde parallèle de terreur dans lequel sont happés près de deux millions d'immigrés clandestins parmi lesquels des dizaines de milliers de Birmans. Habib marche à mes côtés, à vive allure dans cette ville quadrillée d'immeubles qui poussent comme des champignons. « Ces tours sont littéralement construites sur notre sang et nos larmes. Les Travaux 3D, c'est le tribut réservé aux réfugiés et aux migrants. C'est comme ça que tous ces bâtiments luxueux s'érigent si rapidement. » Devant mon regard perplexe, il ajoute : « Les Travaux 3D : Dirty-Dangerous-Difficult. [Sales, dangereux et difficiles] ».

Il parle vite. Très vite. Pressé de tout me raconter avant que je ne parte ailleurs, avant que je ne zappe sur d'autres sujets, avant que je ne les laisse à leur sort, sans avoir compris que les racines de la malédiction des réfugiés rohingyas sont profondes. Il parle sans reprendre son souffle parce que son peuple est en danger de mort, qu'il n'a pas de voix, pas de relais.

Évitant les trottoirs défoncés des rues reculées du quartier Kota Raya enfumé par les vieux bus en partance pour les quatre coins du pays, nous filons à la recherche d'un endroit tranquille à l'abri des regards inquisiteurs et des uniformes. Nous frôlons une affiche, « Malaisie ma deuxième maison ». Il me lance avec ironie : « Pour nous les Birmans, la Malaisie c'est notre deuxième prison ».

Nous nous arrêtons dans une petite échoppe qui a l'avantage d'avoir une ouverture à l'avant et une autre à l'arrière. Habib a l'œil vif. « Le danger ici est partout, il faut être constamment sur le qui-vive, de jour comme de nuit. Savoir par où s'échapper en cas de rafle. » Il me tend sa carte de réfugié : « Ce n'est pas une protection. Ça n'a aucune valeur aux yeux des autorités... »

Je revois Habib par la suite, il répond à mes questions. Puis, il disparaît pendant cinq mois. Lorsqu'il réapparaît, il me raconte les camps de rétention et le trafic d'êtres humains dont il vient de réchapper. Il reprend son engagement en faveur de la liberté du peuple birman sans distinction d'ethnies. Il court des risques en manifestant contre le régime militaire, pour la libération d'Aung San Suu Kyi et des prisonniers politiques, et la fin de la discrimination envers les Rohingyas. En même temps qu'il les dénonce, il continue de souffrir l'oppression, le racisme, les extorsions, la violence, la séparation, la fuite, l'esclavage et les détentions inhérentes à son statut de clandestin, rohingya qui plus est.

Mais ce n'est que lorsqu'il m'appelle en janvier 2010 que je réalise vraiment le destin rare de cet homme, symbole d'un peuple apatride et maudit à qui la mort colle à la peau. Un fugitif à perpétuité qui

traverse les terres et les mers, en quête d'un foyer, de la paix et de la liberté.

Le 24 novembre 2010, je passe le portique de sécurité du centre de détention Darwin, en Australie. Je suis fouillée, je remplis les formulaires. Une porte, deux portes. Un couloir grillagé. Des codes. Derrière les barreaux, Habib se tient debout, il m'attend. Son regard toujours à la fois pétillant, doux et mélancolique. Après trois refus fermes, je suis finalement parvenue à le voir.

Aujourd'hui, perdu dans les limbes des procédures, cela fera bientôt 1 000 jours qu'il croupit dans un centre de rétention. Témoin impuissant du massacre de son peuple, il reçoit chaque jour des appels de détresse de Birmanie où les derniers villages continuent de brûler, les femmes, les enfants et les hommes continuent d'être victimes des machettes, des couteaux, des balles, du feu, de la maladie ou de la faim dans des camps temporaires insalubres et sous haute surveillance où les Rohingyas sont concentrés, pillés de leurs terres et leurs maisons.

Malgré la dépression Habib s'est relevé. Pour eux. Avec d'autres Rohingyas en exil, il témoigne au nom des siens qui vivent l'indicible. Il alerte la communauté internationale et les médias. Il enregistre les témoignages de ceux qui n'ont ni voix, ni fenêtre sur le monde et qui sont otages dans l'Arakan. Il écrit, avec les derniers Rohingyas survivants, l'histoire des innombrables sans histoire.

Sophie Ansel